Zeitschrift: Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat

Herausgeber: Société de communication de l'habitat social

Band: 47 (1974)

Heft: 2

Artikel: Une nouvelle critique du logement

Autor: Møller, Svend Erik

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-127603

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Une nouvelle critique du logement

Avec l'aimable autorisation du Ministère des affaires étrangères du Danemark, nous reproduisons ici un intéressant article paru dans la Revue Danoise, *N° 39/1972. Les grands complexes urbains sont des prisons, des blocs de glace, ennemis de l'homme, déclare le préambule de cet article, et l'architecte doit descendre de son piédestal et engager le contact avec les personnes qui habiteront et travailleront dans les maisons; deux chercheurs danois en matière de psychologie de l'environnement tentent de formuler de nouvelles exigences dans le domaine du logement.* La Rédaction

Une rue a fait sa révolution. Une rue populeuse d'Aarhus, aux maisons de tout âge, mais bordée surtout d'immeubles de rapport de spéculateurs. Quatre mille personnes réunies dans un quartier triste et gris, ce milieu trop fréquent dans toutes les grandes villes européennes, favorable aux agressions, à l'insatisfaction, à la solitude, à la torpeur.

Tout a commencé par l'étude d'un groupe d'étudiants architectes qui ont procédé à une analyse du quartier comme préparation à une étude dont le sujet était le renouvellement des villes. Mais ces étudiants ne sont pas retournés à l'école d'architecture pour y dessiner des plans idéaux bien esthétiques comme notre système d'enseignement l'exige en réalité. Ils sont restés dans la rue et ils ont peu à peu mis en branle toute une série d'événements.

Cela a commencé sans éclat. Avec les habitants de la rue, en procédant par échanges, ils firent l'acquisition de quatorze bancs de parc mis au rebut chez le jardinier de la ville. Ils les installèrent dans la longue et triste rue où ils ne tardèrent pas à devenir un élément de la vie du quartier. Les gens prirent l'habitude de s'y asseoir le soir et de bavarder avec leurs voisins, et pour tous ceux qui ressentaient le besoin d'une compagnie, ce fut bientôt un agréable lieu de rencontre.

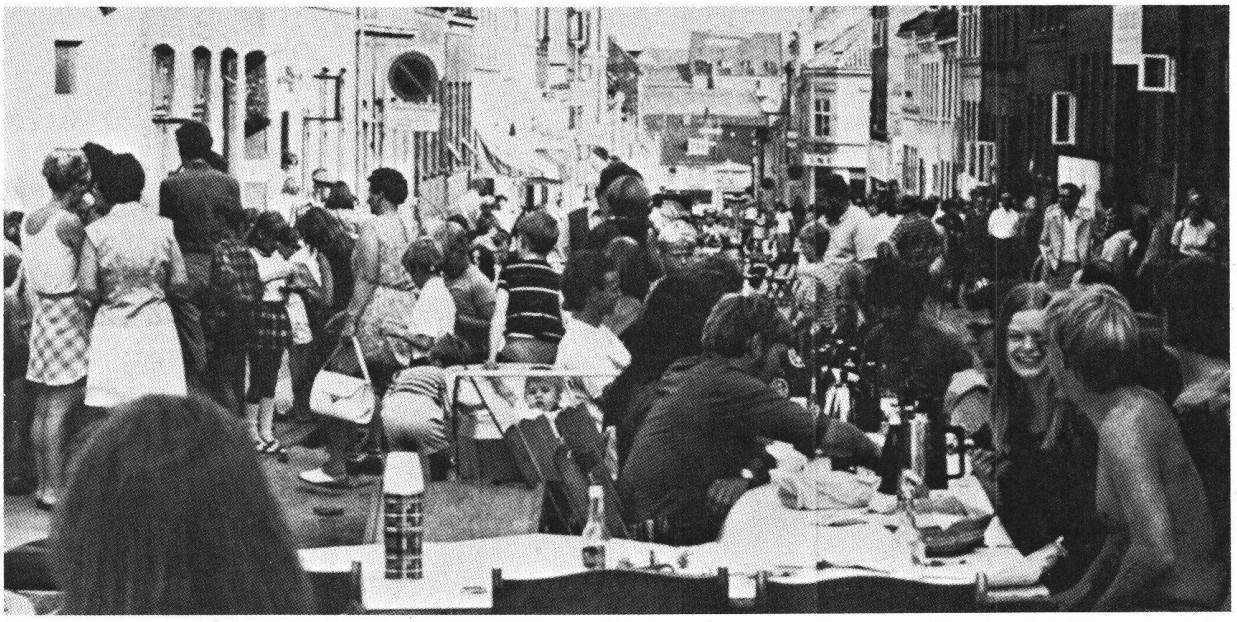
Sur ces bancs mûrit alors l'idée d'une fête de la rue. La police donna l'autorisation de la barrer vingt-quatre heures, et tous y descendirent, apportant qui un gâteau maison, qui une thermos de café. Ce fut une kermesse magnifique. On sortit les tables de toutes les maisons, des orchestres s'organisèrent, on servit de la bière, on dansa, et cela dura toute la nuit. Ce qui inspira le courage de continuer.

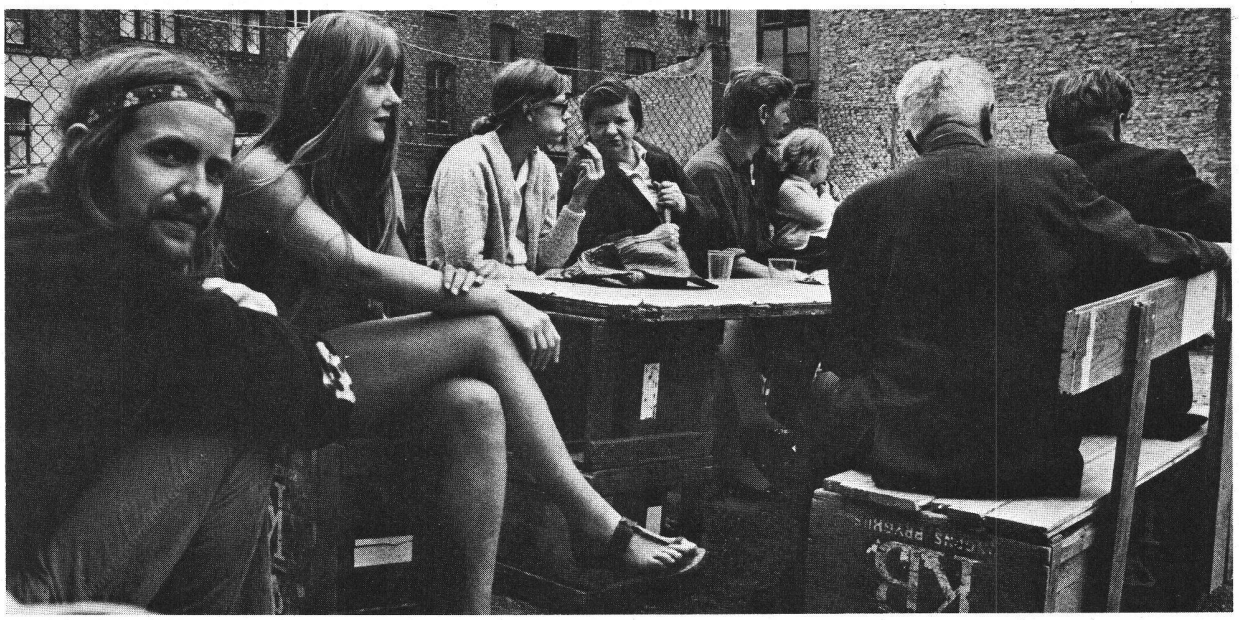
Avant la fête, une partie des préparatifs avaient déjà eu lieu dans les locaux d'une ancienne école abandonnée, délabrée, saccagée par la jeunesse turbulente du quartier. Une délégation des habitants s'adressa alors à l'administration municipale et demanda l'autorisation d'utiliser les bâtiments pour en faire une Maison du peuple qui servirait de jardin d'enfants, de club de jeunesse, de cercle des vieux, et serait ainsi le centre des activités du quartier.

Mais l'école ne répondait pas aux normes exigées par la Ville et, malgré des affrontements passionnés, les pressions politiques, de nombreuses réunions avec les autorités, celles-ci refusèrent. Un jour, les bulldozers municipaux détruisirent l'école. Mais ces démarches avaient cimenté l'union des habitants de la rue. Ils rédigèrent leur propre journal, qui parut tous les quinze jours et, en dépit d'une grande résistance, ils se firent accorder l'autorisation d'utiliser le terrain vague qu'était devenue l'école, et qui s'appelle maintenant «la terre des enfants». On y trouve un terrain de football (aménagé par la Ville), des jardins, des plaines de jeux où les enfants disposent de tout le vieux bois de construction qu'ils peuvent désirer, des animaux domestiques... et des pédagogues. Et la renaissance de la rue continue. On y a placé des corbeilles à déchets. Une garderie d'enfants fonctionne chaque samedi matin dans une usine désaffectée. On a ouvert un bureau où les habitants reçoivent des conseils gratuits sur leurs problèmes juridiques et sociaux. Dans l'ancienne usine, on a également agencé des ateliers, et on arrivera bien un jour à créer cette Maison du peuple à laquelle on avait dû renoncer. Devant l'action de masse des gens de la rue pour vivre dans le bien-être et la dignité, les services de la Ville ont abandonné leur attitude négative et sont maintenant disposés à aider les habitants à mettre leur programme sur pied.

Cette révolte d'une rue d'Aarhus n'est pas un phénomène purement danois. Elle révèle une attitude toute nouvelle et une critique sévère des traditions qui se perpétuent dans le cadre physique et social de la vie humaine.

Nous construisons des habitations, des quartiers, des villes. Nous demandons à d'éminents urbanistes d'élaborer des solutions d'ensemble, aux meilleurs architectes de dresser des plans, aux dessinateurs de jardins et de parcs de planter des arbres et de créer de beaux îlots de verdure. On fonde des institutions, des écoles, des centres commerciaux. Tout cela devrait être si bien! Et pourtant on constate que les habitants des nouvelles villes s'y adaptent difficilement, qu'il leur manque un milieu où ils puissent s'épanouir et des valeurs humaines que nous n'avons manifestement pas réussi à donner aux régions urbaines. Que ce soient les quartiers plus anciens ou



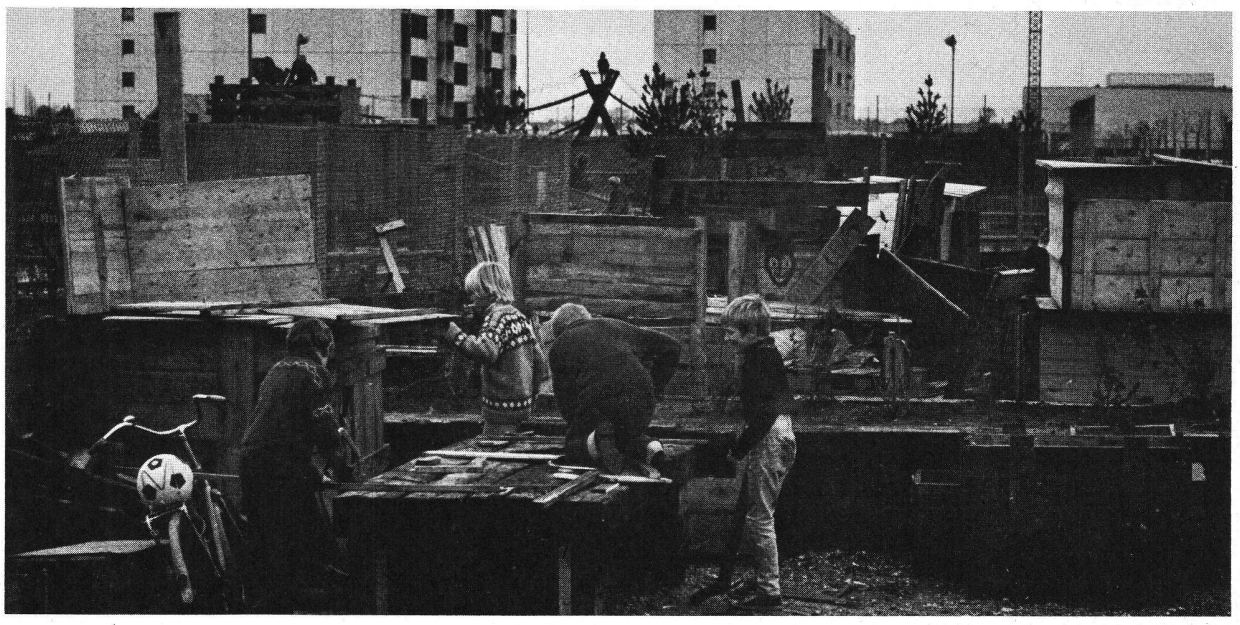


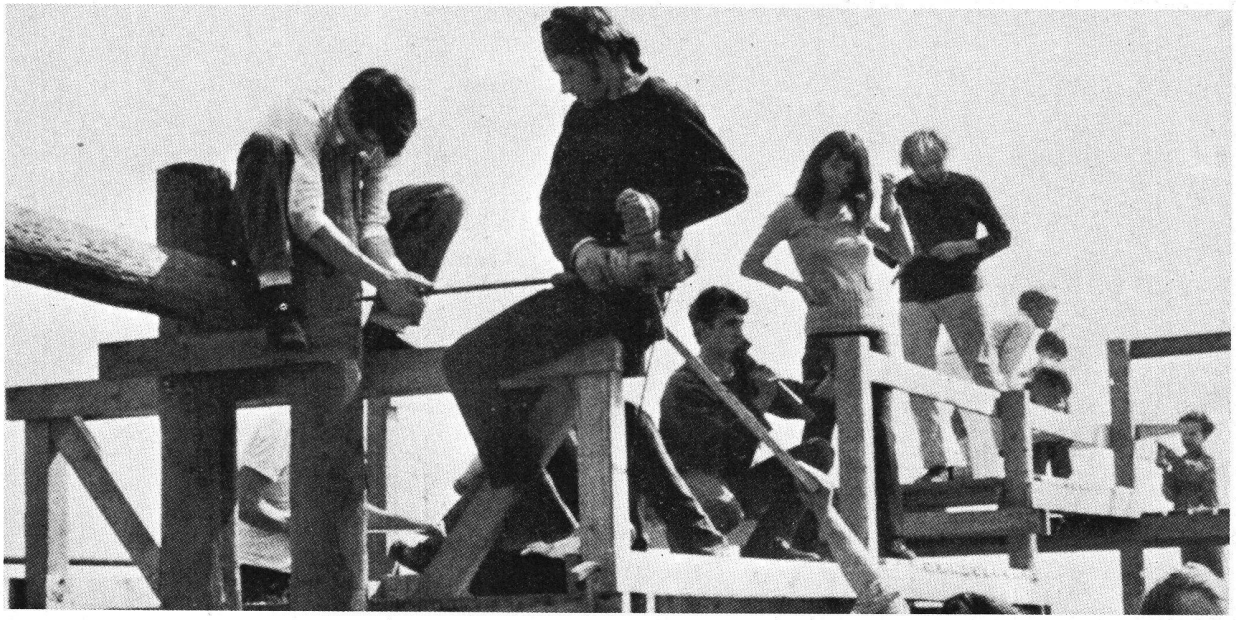
On reproche souvent aux constructions modernes d'aliéner les êtres humains qui doivent les habiter. Les contacts entre habitants sont trop réduits, ils ne s'intéressent pas les uns aux autres. Un moyen de rompre cette solitude est d'organiser une «fête de rue», comme celle que montre cette photo et qui eut lieu l'été dernier à Aarhus. Tous les habitants de la rue étaient là, avec de la musique et de la bière, et ils ont dansé toute la nuit: ils ont appris à se connaître.

ceux qui viennent de sortir de terre, aucun ne semble obéir à l'évolution qui se manifeste dans tant d'autres domaines sociaux. Avec de nouveaux outils et de nouveaux matériaux, nous continuons à produire des milieux urbains où se perpétuent les modèles traditionnels d'une vie sexuelle et familiale étriquée et qui limitent l'initiative des habitants, leur possibilité de s'épanouir et de vivre en société, car ils les mettent en tutelle. La constatation de ces faits pénibles a engendré un débat public qui prend d'autant plus d'ampleur que l'étude scientifique de l'environnement enregistre des progrès et formule de nouvelles exigences.

M. et Mme Gehl jouent tous deux un rôle important dans la recherche et dans les débats qui concernent l'environnement. Ils ont tous les deux une trentaine d'années, elle est psychologue, lui architecte. Elle est assistante à la recherche scientifique de l'Institut national de recherche dans le domaine du bâtiment. Elle a récemment publié une analyse des exigences d'ordre psychologique que pose un milieu d'habitation. Son livre est le premier essai paru au Danemark dans le but d'explorer profondément et méthodiquement la problématique – jusqu'à présent négligée – du milieu qu'engendre la «société de bien-être». Ce livre est à la fois un excellent exposé et un jugement porté sur des connaissances encore incomplètes. Quant à Jan Gehl, il est assistant scientifique à l'école d'architecture de l'Académie des beaux-arts de Copenhague; il publiera sous peu une première contribution importante à l'étude de l'environnement, un livre sur «La Vie parmi les Maisons», série d'études sur les places publiques, leur utilisation et leur importance dans la formation du milieu.

«Nous nous complétons grâce à nos points de départ





différents, dit Jan Gehl. Le psychologue et l'architecte ont des méthodes de travail tout à fait différentes. Alors que le psychologue déduit des conclusions précises d'une énorme quantité de matériaux et de preuves, l'architecte travaille traditionnellement par intuition et donne souvent à des informations insuffisantes des conclusions d'une portée immense.»

De la situation actuelle, Jean Gehl dit:

«Nous devons en finir avec le fonctionnalisme borgne qui, dans une société de pénurie, a concentré ses efforts sur des améliorations purement physiologiques, en fonction du soleil, de la lumière, de la santé, du confort. C'est ce fonctionnalisme que nous avons pratiqué entre 1960 et 1970, sur une échelle effroyable, dans notre «société de bien-être», heureux d'avoir enfin l'occasion de réaliser les idéaux des années 1930. Un Danois sur quatre habite maintenant une construction d'après 1960, et nous constatons, terrifiés, que tout cela est de la folie pure. Ces cités modernes glaciales sont des prisons, les blocs d'habitations se suivent en rangs d'oignons comme les sièges d'un autobus où chacun ne voit que la nuque de celui qui est assis devant lui.»

Ingrid Gehl ajoute:

«Les problèmes se sont aggravés du fait que nous travaillons sur des unités si grandes qu'on n'a pas de prise sur elles. Les habitants se sentent écrasés dans cette énorme machine où tout est centralisé et dirigé par un groupe d'experts. On favorise ainsi un sentiment général d'impuissance: «On ne peut quand même rien y faire», et cela précisément en un temps où, en tant de domaines, s'affirme l'importance capitale du droit qu'a chacun de participer à toute décision.»

Des parents et de jeunes pédagogues ont construit un terrain de jeux devant un grand ensemble d'habitations de la banlieue de Copenhague. Ils l'ont fait eux-mêmes pour protester contre celui qui avait été aménagé et qu'ils trouvaient ingrat et mal conçu. Naturellement, il faut bien que les poutres se joignent à angle droit, mais malgré toutes les bonnes intentions des grands, on doit reconnaître aux enfants qui ont construit la cabane dans l'arbre une fantaisie, un esprit créateur d'une spontanéité plus sympathique.

Jean Gehl:
«L'architecte doit descendre de son piédestal. Il a toujours considéré que sa mission était de faire de la belle architecture; il a accepté n'importe quelle commande et s'est contenté de donner satisfaction à son client en lui bâtissant une maison correcte au point de vue fonctionnel et esthétique. C'est cette attitude qu'attaquent si violemment les étudiants architectes qui estiment que la responsabilité de l'architecte se situe sur un plan humain et social et qui recherchent désormais une forme de travail qui satisfasse davantage les milliers de personnes qui doivent habiter et travailler dans les maisons qu'il construit. L'esthétique raffinée, surestimée par les architectes qui ont vécu de cette surestimation, en souffrira certainement. La participation des habitants aux décisions engendrera naturellement une esthétique qui leur sera propre. Je préfère d'ailleurs des villes meilleures avec des maisons laides que de mauvaises villes avec de belles maisons, comme c'est le cas aujourd'hui.»

Que faire, pratiquement? Ingrid Gehl répond:
«Nous devons rendre les gens plus conscients du problème de l'habitation, les forcer à devenir plus exigeants. Lors de l'extension d'une grande cité au Jutland, les habitants qui occupaient les logements déjà construits se réunirent pour présenter leurs critiques et pour proposer des modifications; ils ont ainsi empêché la répétition d'une série de fautes commises dans les premières constructions. Il est également encourageant de constater que les habitants d'un immense ensemble à Gladsaxe, faubourg de Copenhague, ont démoli la belle plaine de jeux qu'on y avait faite et s'en sont construit eux-mêmes une autre où leurs enfants enfin ont pu jouer.»
Et Jan Gehl ajoute:
«Nous devons faciliter les contacts entre les gens, sans les empêcher de s'isoler. Nous devons favoriser les petits événements de la vie sociale qui ouvrent la voie aux grands. Nous devons prendre sérieusement position sur les problèmes de la circulation et arriver certainement à bannir l'auto privée de la ville; c'est d'ailleurs l'auto qui est la cause de tout le mal. Nous devons réapprendre à l'homme à marcher, il suffit de constater l'attitude détendue des promeneurs dans les rues qui ont été réservées aux piétons dans presque toutes les villes danoises. Il suffit de penser à Venise, une grande métropole, où tous se déplacent à pied. Et cela va tout de même!»
Allons-nous vers une meilleure compréhension de l'environnement?
«Nous sommes certainement fort en avance dans ce domaine sur la plupart des pays du monde. Notre recherche scientifique a peut-être un esprit plus «petit cultivateur» que celui des centres de recherches des grands pays dont les ressources sont beaucoup plus grandes. Mais, en revanche, nous avons des communications beaucoup plus rapides. Grâce au réseau de «mass media» qui couvre le pays, les idées nouvelles se répandent plus rapidement et sont comprises par les professionnels et la population en beaucoup moins de temps que dans les grands pays, où les fossés sont plus larges et plus difficiles à combler. Je suis heureux de pouvoir affirmer qu'aujourd'hui nous avons déjà plusieurs projets à l'étude qui visent nettement à résoudre les problèmes urgents de l'environnement de l'habitat.» Svend Erik Møller